

L'humanisme chrétien

Salvatore Puledda

Interprétations de l'humanisme

Éditions Références, 2000

L'interprétation du christianisme d'un point de vue humaniste, qui prend forme au cours de la première moitié de ce siècle, fait partie de ce vaste processus de révision des doctrines chrétiennes qui a débuté au siècle dernier et qui est du reste encore en cours. L'objectif de cette révision est d'adapter ces doctrines au monde moderne, à l'égard duquel l'Église catholique a conservé pendant des siècles, à partir de la contre-réforme, une position de refus méprisant ou de nette condamnation.

À partir de la Renaissance, l'autorité spirituelle de l'Église, qui avait été pendant un millénaire en Occident le dépositaire de la vision chrétienne, a subi un déclin de plus en plus marqué, dans un crescendo d'événements formidables : tout d'abord, la culture de l'humanisme a renversé l'image de l'homme, de la nature et de l'histoire que le christianisme médiéval avait construite ; puis, la Réforme protestante a coupé en deux l'Europe chrétienne ; au XVIIe et surtout au XVIIIe siècle, les philosophies rationalistes, qui s'étaient répandues dans les classes cultivées, ont remis en question l'essence même du christianisme. Au XIXe siècle, les idéologies libérales ou socialistes à base scientifique, qui se sont développées au moment de la révolution industrielle, ont conquis ce rôle de guide dans l'organisation de la société et dans la définition de ses fins et de ses idéaux, place qui était auparavant l'apanage de la religion, laissant à celle-ci un rôle de plus en plus marginal. Enfin, au XXe siècle, la diffusion rapide de l'athéisme, y compris parmi les classes populaires, et sa transformation en un phénomène de masse, a remis en question la survie même de l'Église en tant qu'institution.

Pour survivre, l'Église s'est vue obligée d'abandonner progressivement la vision du monde qu'elle avait héritée du Moyen Âge et la défense de l'ordre social qui y était liée. Toutefois, ce processus d'ouverture et de modernisation a été marqué par de très dures résistances, des revirements et des changements de cap.

L'Encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII (1891) représente un tournant fondamental dans ce rapprochement difficile de l'Église par rapport au monde moderne. Avec ce texte, l'Église s'est donné une doctrine sociale qu'elle pouvait opposer au libéralisme et au socialisme. En polémique avec ce dernier, l'Église affirmait le droit à la propriété privée, qu'elle tempérerait cependant par un appel à la solidarité entre les différentes classes pour la recherche du bien commun ; contre le libéralisme et son « laisser-faire » dans le domaine économique, elle faisait appel à l'État et aux classes les plus fortes pour qu'ils viennent en aide aux groupes sociaux les plus défavorisés.

Après la tragédie de la Première Guerre mondiale, dans le climat de désillusion générale vis-à-vis des idées de progrès qu'avaient défendues le libéralisme et le

socialisme, l'Église est passée avec décision à la contre-attaque ; et elle l'a fait à la fois sur le plan politique, en autorisant la formation de partis de masse d'inspiration chrétienne, et sur le plan doctrinal, en affirmant être porteuse d'une vision, d'une foi et d'une morale capables d'apporter une réponse aux besoins les plus profonds de l'homme moderne.

C'est dans cet effort pour repropuler au monde actuel les valeurs du christianisme, après les avoir actualisées, que se situe le développement de l'humanisme chrétien, dont le Français Jacques Maritain peut être considéré comme l'initiateur.

Maritain a d'abord été l'élève de Bergson, puis il a adhéré au socialisme révolutionnaire. Insatisfait par ces deux philosophies, il se convertit au catholicisme en 1906. Il a été un des représentants les plus connus du néothomisme, c'est-à-dire de ce courant de la pensée catholique moderne qui s'inspire directement de saint Thomas d'Aquin et, à travers ce dernier, d'Aristote, dont saint Thomas avait essayé de concilier la philosophie avec les dogmes chrétiens. À ce stade, il convient de rappeler que la renaissance des études thomistes avait été sollicitée et encouragée au siècle dernier par une autre Encyclique de Léon XIII, *Æternis Patris* (1879), qui déclarait que la philosophie de saint Thomas est celle qui s'adapte le mieux à la vision chrétienne.

Avec un choix qui s'oppose radicalement à la tendance la plus générale de la pensée moderne, Maritain fait un saut en arrière de plusieurs siècles, avant la Renaissance, et se rattache à la pensée médiévale. Et cela précisément parce qu'il découvre dans l'humanisme de la Renaissance les germes qui ont porté la société moderne à la crise et à la désagrégation dont le totalitarisme nazi et stalinien est l'expression. Il n'entend pas par là se faire le promoteur d'une revalorisation du Moyen Âge et de la vision chrétienne liée à cette période ; son objectif est plutôt de rétablir, après les expériences difficiles du Moyen Âge, le cours de l'évolution historique du christianisme, interrompue et bloquée selon lui par la pensée moderne, laïque et séculière.

Dans son livre *Humanisme intégral*, Jacques Maritain examine l'évolution de la pensée moderne depuis la crise de la chrétienté médiévale jusqu'à l'individualisme bourgeois du XIXe siècle et au totalitarisme du XXe siècle. Il voit dans cette évolution la tragédie de l'humanisme anthropocentrique, comme il le définit, qui s'est développée à partir de la Renaissance. Selon Maritain, cet humanisme, qui a porté à une déchristianisation progressive de l'Occident, est une métaphysique de la « liberté sans la grâce ». Avec la Renaissance, l'homme commence à voir son propre destin et sa propre liberté délivrés des liens de la « grâce », c'est-à-dire du plan divin. Pour un tel homme, la liberté est un privilège qu'il entend réaliser seul. Maritain écrit à ce propos : « A lui seul désormais de faire sa destinée, à lui seul d'intervenir comme un dieu, par un savoir dominateur qui absorbe en lui et surmonte toute nécessité, dans la conduite de sa propre vie et dans le fonctionnement de la grande machine de l'univers livrée au déterminisme géométrique. »¹

L'homme moderne qui apparaît avec la Renaissance est donc porteur de ce péché d'orgueil : il veut se passer de Dieu et se construit un savoir scientifique de la nature, nature qui est considérée, depuis Descartes, comme une grande machine à étudier *more geometrico*, c'est-à-dire selon les lois de la géométrie. Mais une telle conception ne peut que mener à une scission entre l'homme et le monde et à un déterminisme mécaniste qui détruit l'homme lui-même. En effet, au fur et à mesure que la raison

¹ J. Maritain, *Humanisme intégral* in *Œuvres complètes*, vol. VI, Éditions St. Paul, Paris 1984, p. 318.

prend la place de Dieu et que le savoir scientifique s'étend, la crise intérieure de l'homme se fait plus profonde.

L'homme moderne se rebelle contre Dieu comme Prométhée et, comme Faust, il est prêt à tout pour percer les secrets de la nature ; voici les étapes de son déclin progressif : « Du côté de l'homme, on peut noter que dans les premiers moments de l'âge moderne, avec Descartes d'abord, puis Rousseau et Kant, le rationalisme avait dressé de la personnalité de l'homme une image hautaine et splendide, infrangible, jalouse de son immanence et de son autonomie, et finalement bonne par essence. C'est au nom même des droits et de l'autonomie de cette personnalité que la polémique rationaliste avait condamné toute intervention externe dans cet univers parfait et sacré – qu'une telle intervention provienne de la révélation et de la grâce, ou d'une tradition de sagesse humaine, ou de l'autorité d'une loi dont l'homme ne serait pas l'auteur, ou d'un souverain Bien qui solliciterait sa volonté, ou enfin d'une réalité objective qui mesurerait et réglerait son intelligence. »²

Mais cet orgueil de la raison qui a d'abord éliminé toutes les valeurs traditionnelles et transcendantes puis qui a même, avec l'idéalisme, absorbé en soi la réalité objective a fini par engendrer sa propre destruction. Darwin puis Freud ont porté des coups mortels à la vision optimiste et progressiste de l'humanisme anthropocentrique. Avec Darwin, l'homme apprend qu'il n'existe pas de discontinuité biologique entre le singe et lui ; mais ce n'est pas tout : il n'existe même pas une vraie discontinuité métaphysique entre le singe et lui, c'est-à-dire une différence radicale d'essence, un vrai saut qualitatif. Avec Freud, l'homme découvre que ses motivations les plus profondes sont en réalité dictées par la libido sexuelle et par l'instinct de mort. « Acheronta movebo », je secouerai l'enfer, avait dit Freud, et avec lui l'orgueil de la raison s'enfoncé dans le marécage des instincts. À la fin de ce processus dialectique destructeur, les portes sont grandes ouvertes pour le totalitarisme moderne, le fascisme et le stalinisme. Jacques Maritain conclut : « Après toutes les dissociations et les dualismes de l'âge humaniste anthropocentrique [...], c'est à une dispersion, à une décomposition définitive que nous assistons. Ce qui n'empêche pas l'être humain de revendiquer plus que jamais la souveraineté. Mais non plus pour la personne individuelle, elle ne sait plus où se trouver, elle ne se voit plus que dissociée et décomposée. Elle est mûre pour abdiquer au profit de l'homme collectif, de cette grande figure historique de l'humanité dont Hegel a fait la théologie et qui, pour lui, consistait dans l'État avec sa parfaite structure juridique, pour Marx consistera dans la société communiste avec son dynamisme immanent. »³

À l'humanisme anthropocentrique dont il a décrit l'évolution, Maritain oppose un humanisme chrétien qu'il définit intégral ou théocentrique. Il s'exprime à ce propos en ces termes : « Nous sommes amenés ainsi à distinguer deux sortes d'humanisme : un humanisme théocentrique ou véritablement chrétien, et un humanisme anthropocentrique, dont l'esprit de la Renaissance et celui de la Réforme sont premièrement responsables [...]

« La première sorte d'humanisme reconnaît que Dieu est le centre de l'homme, il implique la conception chrétienne de l'homme pécheur et racheté, et la conception chrétienne de la grâce et de la liberté.

² Ibid., pp. 326-327.

³ Ibid., pp. 328-329.

« La seconde sorte d'humanisme croit que l'homme lui-même est le centre de l'homme, et donc de toutes choses. Il implique une conception naturaliste de l'homme et de la liberté. [...] on comprend que l'humanisme anthropocentrique mérite le nom d'humanisme inhumain, et que sa dialectique doive être regardée comme la tragédie de l'humanisme. »⁴

La base sur laquelle repose l'humanisme théocentrique est cette conception de l'être humain « [...] doué de raison dont la suprême dignité est dans l'intelligence ; et l'homme est un individu libre en relation personnelle avec Dieu, dont la suprême justice ou droiture est d'obéir volontairement à la loi de Dieu ; et l'homme est une créature pécheresse et blessée appelée à la vie divine et à la liberté de la grâce, et dont la perfection suprême consiste dans l'amour. »⁵

Donc, la conception que Maritain a de l'homme est la conception classique d'Aristote (« l'homme est un animal rationnel ») interprétée d'un point de vue chrétien par saint Thomas. L'homme n'est ni pure nature ni pure raison : son essence se définit dans son rapport avec Dieu et avec sa grâce. L'homme considéré de la sorte est une personne⁶.

Maritain reconnaît deux types d'aspirations dans la personne humaine : les aspirations naturelles et transnaturelles. Par les premières, l'homme tend à réaliser certaines qualités spécifiques qui font de lui un individu particulier. Il a le droit de voir exaucées ses aspirations naturelles, mais la réalisation de celles-ci ne le satisfait pas complètement, parce qu'en lui les aspirations transnaturelles l'incitent à dépasser les limitations de sa condition humaine. Ces aspirations découlent d'un élément transcendant dans l'homme et n'ont aucun droit d'être exaucées. Si elles le sont, cela se produira par grâce divine.⁷

À l'humanisme théocentrique conçu de la sorte, Maritain donne pour mission historique de construire une « nouvelle chrétienté » qui sache ramener la société profane aux valeurs et à l'esprit de l'Évangile. Mais cette civilisation chrétienne rénovée devra éviter de commettre les erreurs du Moyen Âge : surtout, elle ne devra pas avoir la prétention d'imposer la suprématie du pouvoir religieux sur le pouvoir politique. Au contraire, elle devra se soucier d'intégrer les deux types d'aspirations humaines et d'amalgamer les activités profanes et l'aspect spirituel de l'existence.

L'interprétation chrétienne que Maritain a donnée de l'humanisme a reçu un accueil enthousiaste à la fois dans certains secteurs de l'Église et dans des groupes laïques. Elle a inspiré de nombreux mouvements catholiques engagés dans l'action sociale et dans la vie politique, pour lesquels cette interprétation a été une arme idéologique efficace surtout contre le marxisme.

Mais il a aussi été l'objet de critiques sévères venant de secteurs philosophiques non confessionnels. On fit tout d'abord remarquer que la tendance rationaliste qui apparaît dans la philosophie postérieure à la Renaissance et que Maritain dénonce chez

⁴ Ibid., pp. 325-326.

⁵ J. Maritain, *Pour une philosophie de l'éducation*, Fayard, Paris 1969, p. 23.

⁶ Ce terme a une longue histoire. Dans son sens latin original, il désignait le « masque » revêtu par les acteurs de théâtre. Par extension, le mot signifia ensuite « personnage », « rôle ». Élargissant encore ce sens, le stoïcisme tardif l'employa pour désigner l'individu humain en tant qu'interprète, dans le drame du monde, d'un rôle déterminé que le destin lui prescrit.

⁷ J. Maritain, *De Bergson à Thomas d'Aquin. Essai de métaphysique et de morale*, Paul Hartmann éditeur, New York 1944, p. 163.

Descartes, Kant et Hegel, existe aussi dans la pensée de saint Thomas. Cette tendance, qui mènera à la crise et aux défaites de la raison, n'est nullement un produit de l'humanisme de la Renaissance, mais du thomisme et de la scolastique tardive : la philosophie cartésienne, qui est à la base de la pensée moderne, se rattache beaucoup plus, dans son rationalisme, à saint Thomas qu'au néoplatonisme et qu'à l'hermétisme mystique de la Renaissance. C'est dans la prétention du thomisme à construire une théologie intellectualiste et abstraite qu'il faut rechercher les fondements de « l'orgueil de la raison » de la philosophie moderne. Selon ces critiques, Maritain a réalisé une œuvre colossale de mystification et de camouflage, presque un jeu de prestidigitation philosophique, attribuant à la Renaissance une responsabilité historique qui appartient au Moyen Âge.

En second lieu, la crise des valeurs et le vide existentiel auquel est parvenue la pensée européenne avec Darwin, Nietzsche et Freud ne sont pas une conséquence de l'humanisme de la Renaissance, mais découlent au contraire de la persistance de conceptions chrétiennes médiévales à l'intérieur de la société moderne. La tendance au dualisme et au dogmatisme, le sentiment de culpabilité, le refus du corps et du sexe, la dévalorisation de la femme, la peur de la mort et de l'enfer sont des résidus du christianisme médiéval qui ont lourdement influé même après la Renaissance sur la pensée occidentale. Avec la Réforme et la contre-réforme, ils ont déterminé le contexte socioculturel où s'est développée la pensée moderne. Pour ces critiques, la schizophrénie du monde actuel sur laquelle insiste Maritain est le fruit de la coexistence de valeurs humaines et antihumaines. La « dialectique destructrice » de l'Occident s'explique alors comme une tentative douloureuse et frustrée de se libérer de valeurs opposées entre elles.